

LES PAVÉS

SUR LE PAVÉ

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. DE LEUVEN, BRUNSWICK ET ARTHUR DE BEAUPLAN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du
Vaudeville, le 2 septembre 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GROS-CAILLOU, pavé de Paris.	MM.	DELANNOY.
ROMAN-FEUILLETON.		} RENÉ LUGUET.
		} LECOURT.
POT-DE-VIN.		LECOURT.
LA PAGE D'ANNONCES.		LÉONCE.
ALFRED, commis.		SCHEY.
MACADAM.		BERNEL.
LE VAUDEVILLE.		LUDOVIC.
MASTOC, pavé.		ROGER.
ROBERT, inspecteur.		BASTIEN.
LE CHATEAU DE RAMBOUILLET.	M ^{mes}	CICO.
LE CHATEAU D'ASNIÈRES.		BALLAGNY.
TURLURETTE, demoiselle de paveur.		BADER.
GIROFLA.	id.	VALENTIN.
AURIFÈRE,	id.	CLORINDE.
VERDURETTE,	id.	ALINE.
DALHIA.	id.	GALLOIS.
PAVÉS.		
MARCHANDS ET MARCHANDES.		

LES PAVÉS SUR LE PAVÉ.

Le théâtre représente un des boulevards de Paris. — A la droite des spectateurs, un magasin d'habits tout faits. — A la gauche, une petite maison bourgeoise, avec appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GROS-CAILLOU, MASTOC, UN PAVÉ.

GROS-CAILLOU, *sortant la tête de terre.*

AIR d'Azémis.

N'entends-tu rien?

MASTOC et un autre PAVÉ, *sortant aussi de terre.*

Non, rien.

GROS-CAILLOU, *aux pavés.*

Regardez bien.

LES PAVÉS.

Non, rien.

GROS-CAILLOU.

Dans cette enceinte,

Pauvres pavés,

Sortez sans crainte,

Vous le pouvez.

N'entends-tu rien?

LES PAVÉS.

Non, rien.

GROS-CAILLOU.

Regardez bien.

LES PAVÉS.

Non, rien.

GROS-CAILLOU.

Chut! l'ennemi pourrait nous surprendre.

MASTOC.

Ah ça, dites-moi, voisin Gros-Caillou, l'existence des pavés est donc sérieusement menacée?

GROS-CAILLOU.

Oui, citoyen Mastoc... je crois que nous sommes définitivement enfoncés, ou plutôt désenfoncés... Nous voilà traqués par un ennemi formidable, un Anglais, né en Ecosse, qui a pris un

train de plaisir pour venir nous ennuyer.. Ah! je m'en dépave, rien que d'y penser.

MASTOC.

Un Anglais!... et vous l'appellez ?

GROS-CAILLOU.

Il a un nom diabolique... Je vais le prononcer... prenez garde... reculez-vous un peu... méfiez-vous... (*Prononçant avec affectation et effort.*) Macadam!

MASTOC.

Oh! c'est effrayant!... Ah! ça, qu'est-ce qu'il prétend faire, ce Macadam?

GROS-CAILLOU,

Nous prendre nos places... nous chipper nos positions.

MASTOC,

On nous regrettera, Gros-Cailloù!

GROS-CAILLOU.

C'est déjà fait, Mastoc... Sur les boulevards, on pleure notre absence! Il est question d'y établir des lignes d'omnibus, rien que pour les traverser, les jours de pluie...

AIR : *La maison de M. Vautour.*

Depuis qu' sur les boulevards on voit
Ces cailloux qu'on y pulvérise,
Et qu' la poussier', dans cet endroit,
Avec la crotte rivalise;
Une nouvelle expression
Par l'Académie est admise :
Au lieu de ça m'embête, l'on
Dit maint'nant : ça m' macadamise.

Ah! le progrès! le progrès! c'est la mort du grès! Par Fontainebleau, mon patron, je me sens malade,

MASTOC.

En effet, vous paraissez tout chose.

AIR de l'*Apothicaire.*

Vous ét's maigre comme un fuseau,
Dapuis quelqu' temps, la peur vous mine;
En quittant les grès d' Fontain'bleau,
Vous aviez un' si belle mine!

GROS-CAILLOU.

Si ça s' prolonge enco' comm' ça,
J'attraperai quelque jaunisse,

LES TROIS PAVÉS SUR LE PAVÉ.
Et j' crois qu'avant peu l'on m' prendra
Pour un pavé... de pain d'épice.

(Bruit dans la coulisse. Dispute.)

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GROS-CAILLOU, *allant regarder.*

Ah ! mon Dieu ! c'est lui ! je le reconnais !... C'est l'affreux
Macadam... Il se dispute avec trois pavés de mes amis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MACADAM, *suiti de TROIS PAVÉS.*

MACADAM, *il est vêtu en écossais.*

Je disais à vous que vous étiez des paltoquets, des pavés de
rien du tout...

LES TROIS PAVÉS.

Mais, cependant...

MACADAM.

Silence ! et que je n'entende pas des pavés récalcitrants...

GROS-CAILLOU, *aux pavés.*

Dites donc, pavés, si nous nous jetions à la tête de
l'insulaire !

MACADAM.

Hein ? qu'est-ce que vous disez, vous, le grand maigre ? Vous
étiez Français ; moi, j'étais Anglais ; donc, j'étais beaucoup plus
que vous... chez vous...

GROS-CAILLOU.

Il a raison... chez nous, il est plus que nous.

AIR de *Madame Favart.*

Oui, je le sais, notre patrie
Est atteinte, depuis longtemps,
D'une effrayante anglomanie ;
Le mal augmente tous les ans.
Et, pour obtenir, sans partage,
Renommée, honneurs et succès,
Qu'on soit cheval, homme ou cirage,
En France, on l' sait, faut être Anglais.
Rasoir, aiguille, homme ou cirage,
Pour réussir, soyez Anglais.

Convenez que c'est vexant pour nous qui sommes de la fo-
rêt de Fontainebleau... Là, franchement, mettez-vous à notre
place.

MACADAM.

C'était tout ce que je voulais.

GROS-CAILLOU.

Cependant, permettez, milord.. (*Bas à Mastoc.*) Je l'appelle milord, comme un cabriolet, ça le flatte...

MACADAM.

Eh bien ?

GROS-CAILLOU.

Non-seulement vous bouleversez les rues, mais vous bouleversez la langue française. Quand un homme aura couru toute la journée, il ne pourra plus dire, le soir : Grand Dieu ! comme j'ai battu le pavé !... Il faudra qu'il dise : Grand Dieu ! comme j'ai battu le macadam !... Quand on sera sans place, il faudra donc dire : Je suis sur le macadam !

MACADAM.

Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ? ça vous changera... vous aimez tant le changement, vous autres Français. Au surplus, voilà la vérité : on a essayé de moi à Londres... j'ai embêté tout le monde... On m'a dit avec colère : Allez vous faire... boulevard, à Paris !... Me voilà... ôtez-vous... allez-vous-en !

GROS-CAILLOU, *avec douleur.*

Nous qui étions si bien unis par le sentiment... et par le ciment...

MACADAM.

Eh bien ! décimentez-vous.

GROS-CAILLOU.

Oh ! l'on sait bien que ça vous est agréable, messieurs les Anglais.

AIR : *Vandeville du Château perdu.*

Nous connaissons, messieurs, votre méthode,
 A désunir, vous mettez votr' talent.
 Pour votre bien, vous trouvez fort commode
 Chez vos voisins de détruir' le ciment.
 Mais qu' l'étranger menac' notre patrie,
 Un sentiment d'amour, au premier bruit,
 S'éveille au fond des cœurs et les rallie...
 Ce ciment-là chez nous n'est pas détruit.

MACADAM.

Goddem ! vous fâchez moi !... je vais jeter à vous le caillou... le macadam ! (*Il fouille dans ses poches et leur jette de petites pierres.*)

GROS-CAILLOU.

Grand Dieu ! il jette la pierre aux pavés !

ENSEMBLE.

AIR

C'est affreux ! oui, c'est épouvantable !
 Nous chasser ainsi de chez nous...
 Ah ! vit-on jamais rien de semblable !
 Ces Anglais mett'nt tout sens d'ssus d'ssous.

MACADAM.

Mon système était bien préférable !
 Il vient vous remplacer chez vous...
 Il faut se montrer raisonnable,
 Ou bien redoutez mon courroux.

(Les pavés se sauvent devant Macadam, [qui continue à leur jeter de petites pierres.]

SCÈNE III.

GROS-CAILLOU, seul.

Eh bien ! ils s'en vont, les lâches... ils se soumettent, les capons... C'en est fait, ils m'abandonnent !

AIR : *Avant de prendre mon essor (1^{er} numéro de la Foire aux idées).*

Hélas ! me voilà dépavé !
 Suis-je enfin assez éprouvé !
 Je vais être à jamais privé
 Du bonheur que j'avais rêvé !
 Que le gaillard qui t'a trouvé,
 O Macadam, soit réprouvé,
 Qu'il soit de malheurs abreuvé,
 Et du droit de voter privé.
 Qu'il se cogne dans sa cave, et
 Soit au jeu toujours décafé ;
 Qu'à ce novateur dépravé
 Tout cinq pour cent soit enlevé ;
 Que son linge soit mal lavé,
 Et que malgré tous ses avés,
 Son épouse un jour, pour le vé-
 Xer, lui donne un moutard gravé.
 Oui, voilà les souhaits qu'en vé-
 Rité, tous les matins avé-
 C ardeur, va faire à son levé,
 Un pavé mis sur le pavé.

Mais je me regimbe, je m'insurge... l'insurrection est le plus *serin* des devoirs. (*Ritournelle.*) Mais qui vient donc là ? (*Regardant au loin.*) Quelle est cette nuée de jeunes filles?... Je ne me trompe pas... je les reconnais... ce sont nos demoiselles de paveurs.

SCÈNE IV.

GROS-CAILLOU, TURLURETTE, GIROFLA, VERDURETTE,
AURIFÈRE, DALHIA.

ENSEMBLE.

AIR : *Que chacun fasse* (Nouveau Pourceaugnac).

Puisqu'on nous chasse,
Il nous faut
Au plus tôt
Et sans pleurer
S' procurer
Une autre place.
Or, en tous lieux,
Cherchons des amoureux,
Et prenons-les faute de mieux,
Vieux.

TURLURETTE.

Demoiselles de paveur,
Fill's de cœur
Et d'honneur,
Nous voilà sans ouvrage !
C'est bien cruel à notre âge,
Quand on sent qu'on a pour
Le travail beaucoup d'amour.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GROS-CAILLOU.

Bonjour, charmantes demoiselles de paveurs.

GIROFLA.

Tiens ! c'est ce farceur de Gros-Caillou !

TURLURETTE.

En voilà un monstre de pavé qui m'a donné du mal à enfoncer !

GROS-CAILLOU.

Le fait est que vous ne m'avez pas mal écorné!... (*Avec galanterie.*) Mais je ne m'en plains pas... j'ai eu de l'agrément quand vous me fouliez aux pieds.

TURLURETTE.

Voyons, Gros-Caillou, ne pourriez-vous pas indiquer à des demoiselles sans occupation une petite industrie lucrative et peu *astriigente*.

GROS-CAILLOU, *la reprenant*.

Astreignante, chère amie, astreignante.

TURLURETTE.

Astreignante, ça m'est égal.

GROS-CAILLOU.

Eh bien ! oui, ça peut s'arranger.

LES DEMOISELLES.

Ah ! monsieur Gros-Caillou, indiquez-nous ça ?

GROS-CAILLOU.

Voilà : puisque vous ne pouvez plus être demoiselles, mariez-vous.

TURLURETTE.

Merci ! le mariage, c'est la caisse d'épargne de l'amour,

AIR : Tenez, moi je suis un bonhomme.

Les premiers jours du mariage,
On peut se croire dans le ciel ;
Ca dure un' lun' pas davantage
C'te lun'-là, c'est la lun' de miel.
Mais, après ça, moi je vous l'jure
Le mariage, hélas ! n'est plus,
Qu'une tartin' de confiture,
Dont on a mangé le dessus.

GROS-CAILLOU.

Alors, autre chose : faites-vous nourrices sur lieu... vous avez tout ce qu'il faut pour ça.

TURLURETTE, *avec dignité*.

Monsieur Gros-Caillou, respectez notre vertu... parce que notre vertu...

GROS-CAILLOU.

Turlurette, ne mettez pas votre vertu si souvent sur le tapis... on pourrait marcher dessus.

AURIFÈRE.

Nourrices ! nous ! par exemple !

TURLURETTE.

En voilà une proposition !

AIR : Du baiser au porteur.

L'ignorez-vous, nous somm's d'honnêtes filles.

GROS-CAILLOU.

Je n'en dout' pas... mais, sur votre minois,
 Dans beaucoup de riches familles,
 On voudrait de vous, je le crois,
 Et l'on n'aurait que l'embarras du choix.
 Vous le savez, je ne suis pas novice,
 Mais s'il fallait, je dois vous l'avouer,
 Faire entre vous le choix d'une nourrice,
 Je ne saurais à quel saint me vouer.
 Oui, s'il fallait qu'entre vous je choisisse,
 Je ne saurais à quel saint me vouer.

TURLURETTE, *lui donnant une tape.*

Gamin!... Ah! mesdemoiselles, une idée!... expatrions-nous... Allons passer un dimanche à Dieppe!

DALHIA.

C'est ça!... je dirai à mon petit adjoint de venir avec nous à Dieppe...

GROS-CAILLOU.

Je ne sais pas si, comme adjoint, il peut prendre des bains de mer.

TURLURETTE.

Eh bien! on se passera de lui!... Cent sous aller et retour!.. la belle affaire!... Nous emporterons des cartons.

GIROFLA.

De riches toilettes!...

GROS-CAILLOU.

Des cartons! ah! bien, oui!... L'administration, en fait de bagages, n'autorise qu'une brosse à dents pour deux voyageurs.

TURLURETTE.

Je m'étais pourtant laissé dire qu'on avait beaucoup de *malles* dans les trains de plaisir... N'importe... on s'arrangera.

LES DEMOISELLES.

AIR : *Premier prix.*

Allons vite à l'embarcadère
 Et pour Diepp' partons à l'instant.

(Elles remontent.)

GROS-CAILLOU.

Non, je résiste à votr' prière.

TURLURETTE, *revenant.*

Gros-CailloU, vous n'ét's pas galant.

GROS-CAILLOU.

C'pendant quoiqu' pavé, j'â l'âm' tendre ;
 Et plutôt que d' prendre, entre nous,
 Des trains de plaisir... j'aim'rais mieux prendre
 Des plaisirs sans train avec vous. (bis.)

Allons, allons, ne quittez pas Paris, ne quittez pas la France, c'est encore là que vous trouverez le plus de choses à enfoncer.

DALHIA.

Dites donc, mesdemoiselles, il a raison.

TURLURETTE.

Oui !... il a raison.

AIR : *Vli, vlan* (Quatrième numéro de la *Foire aux idées*.)

Oui, restons en France,
 J'en ai l'espérance,
 L'ouvrag' n' manq'ra pas
 A nos jolis bras.
 Ce fou qui babille,
 Afin d' mettre à bas,
 Richesse et famille,
 Parc' qu'il n'en a pas.

Vli, vlan, il faudra ; (Bis, ensemble.)
 Enfoncer tout ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Enfonçons bien vite,
 Les gens sans mérite.
 Tous les insulteurs,
 Sans œeur et sans moeurs.
 Pour servir leur cause,
 Ces gens sans aveu,
 Qui n' sav'nt fair' qu'un' chose,
 Attiser le feu !

Vli, vlan, il faudra, (Bis, ensemble.)
 Enfoncer tout ça.

GROS-CAILLOU.

Oui, restez dans la capitale, mes colombes, moi je vais me cacher, car si j'étais reconnu, on me flanquerait dans un tombeau... J'entre dans cette maison de confection.

GIROFLA.

Ah ! ça, qu'est-ce que vous allez acheter ?

GROS-CAILLOU.

Un habillement complet... Voilà le prospectus. (*Il leur montre le prospectus.*)

TURLURETTE.

Voyons les prix. (*Elle lit.*) Habit... rien ; gilet... rien ; pantalon... rien.

GROS-CAILLOU.

Je vas entrer et marchander.

TURLURETTE.

Attendez. (*Continuant de lire.*) Sous-pieds... trente francs..

GROS-CAILLOU.

Je n'en achèterai pas, voilà tout.

TURLURETTE, *lisant toujours.**Nota bene.*—On est obligé de prendre des sous-pieds.

GROS-CAILLOU.

Enfin, n'importe ! Si je ne m'arrange pas ici, j'irai chez d'autres confectionneurs.

TURLURETTE.

Le fait est qu'il n'en manque pas... Ils *pillulent* dans Paris.AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Quand on a changé tant d' choses,
 Les grands magasins de Paris,
 Subissant des métamorphoses,
 Sont dev'nus des bazars d'habits.
 On n' voit plus qu' des bazars d'habits.

GROS-CAILLOU.

C'est qu' les tailleurs s' disaient : quell' chance !
 Peut-être que nos beaux jours sont v'nus.
 Si le désordre durait en France,
 Les Français s'raient bientôt tout nus.

TURLURETTE.

Heureusement que ça n'a pas duré !... (*On entend une ritournelle.*) Mesdemoiselles, mesdemoiselles, voyez donc le singulier personnage.

GROS-CAILLOU.

Eh ! pardieu !... je le reconnais... c'est le Vaudeville... dans son costume de pâtissier de la *Foire aux idées*.

TURLURETTE.

Ah ben... il va nous chanter de fameux couplets, celui-là...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VAUDEVILLE.

(Costume de Savarin.)

LE VAUDEVILLE.

*(Il vient se poser devant le trou du souffleur et se dispose à chanter.
— Pendant cette pantomime, l'orchestre exécute une ritournelle brillante.)*

GROS-CAILLOU; l'arrêtant.

Malheureux! imprudent! qu'allez-vous faire? *(Il lui parle bas, en faisant des gestes très-animés. Le Vaudeville regarde Gros-Caillou avec un air très-étonné. Gros-Caillou lui fait signe de ne pas chanter. Le Vaudeville s'en va avec un air très-triste. Tout le monde le reconduit, en emboitant le pas, sur l'air de l'Alleluia.)*

TURLURETTE, après l'avoir reconduit.

Eh ben! il est donc devenu muet?

GROS-CAILLOU.

Tenez, mesdemoiselles, je vous laisse avec le Château d'Asnières qui va vous dédommager. *(Il entre chez le tailleur.)*

TURLURETTE.

Dites donc, mesdemoiselles, celui-là pourra peut-être nous offrir une occupation honorable.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE CHATEAU D'ASNIÈRES.

ASNIÈRES, entrant.

AIR de la musique militaire.

Placé, allons place, au beau château d'Asnières,

De vos tanières,

Parisiens, sortez tous.

Laissez, chez vous,

Le ménag' sens d'ssus d'ssous,

Et le dimanche accourez tous.

J'ai de galants ombrages,

Et des bosquets,

Discrets;

D'la Sein' j'ai les rivages,

L' canot,

Et la pleine eau.

Mon orchestre est étourdissant.

Des musiciens, j'en ai plus d' cent.

Dzinn, dzinn, dzinn, j'ai l' chapeau chinois, l'trombonne,

Dzinn, dzinn, dzinn, j'ai le cor anglais, et l' piston,

Boum, boum, boum, l'ophicléide qui tonne,

Pou, pou, pou, et ce farceur de basson.

Dzinn, dzinn, boum, boum.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Place, allons place, au beau château d'Asnières, etc.

ASNIÈRES.

Oui, le château d'Asnières, avec sa rivière, ses îles et ses canotiers... Asnières, avec son magnifique jardin émaillé de roses et d'œillets qui embaument... la friture... Asnières où, moyennant trente-cinq centimes de chemin de fer, vous pouvez vous procurer une compagne pour le reste de vos jours, et sans avoir besoin de prendre d'informations... on sait d'avance à quoi s'en tenir... Asnières! le paradis des pêcheurs, le purgatoire des maris, et l'enfer des goujons... Dieu! quelle consommation!

AIR : *Nous avons le pont national.* (Deuxième numéro de la Foire aux idées.)

Au temps heureux où nous vivons,

Que l'on avale de goujons!

Après les révolutions,

On ne gob' plus que d' ces poissons!

Nous avons vu d' fameux lurons,

Qui faisaient des discours bien longs,

Pour nous prouver que nous serions

Heureux et riches à millions.

Comme Henri quatr', ces grands Solons,

Disaient que bientôt nous aurions

La poule au pot dans nos bouillons.

Dans la marmit' quand nous fouillions,

Hélas! hélas! nous n'y trouvions,

Nous n'y pêchions

Que des goujons.

Il était temps qu'on dit : Allons, (*Bis, ensemble.*)
C'est assez de goujons!

TURLURETTE.

Asnières, c'est le ciel qui vous envoie... Vous voyez de pauvres filles sans places... pourrions-nous trouver chez vous de l'occupation?

ASNIÈRES.

Comment donc, mesdemoiselles, mais Asnières vous ouvre ses jardins. (*Ritournelle.*) Eh ! parbleu ! voici mon confrère le château de Rambouillet !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CHATEAU DE RAMBOUILLET.

RAMBOUILLET, *entrant.*AIR du *Zépher.*

Oui, c'est Rambouillet,
Si pimpant, si coquet,
Arrivant tout d'un trait,
Et disant : Je suis prêt.

J'ai mieux qu'un bosquet,
Qu'un jardin freluquet ;
A tous, ma voix promet
Mon parc et ma forêt.

ASNIÈRES.

Salut au château de Rambouillet !

RAMBOUILLET, *d'un air protecteur.*

Eh ! c'est ce petit croquant d'Asnières !... (*Lorgnant les demoiselles.*) Bonjour, bonjour, mes belles ! enchanté de vous rencontrer !... je vous emmène toutes avec moi.

LES DEMOISELLES.

Bravo !

ASNIÈRES.

Dites donc, dites donc, vous voulez me prendre mon personnel !

RAMBOUILLET, *d'un air goguenard.*

Asnières voudrait-il lutter avec Rambouillet ?

TURLURETTE.

Il a raison... à tout seigneur, tout honneur. (*Aux demoiselles.*) Dites donc, mesdemoiselles, comme nous revenons sur l'eau !

ASNIÈRES, *avec dépit.*

C'est ça, au dernier venu la faveur ! Devais-je m'attendre à avoir pour concurrent le château de Rambouillet !... lui qui n'ouvrirait ses portes qu'à l'aristocratie ! il perd ses souvenirs !

RAMBOUILLET.

Non pas, je me souviens toujours !

AIR : *Faut l'oublier.*

Au temps passé, dans mes retraites
Et sous mes ombrages si beaux,

J'abritai de nobles héros,
 De grands guerriers, de grands poètes.
 C'est en vain qu'on voudrait rayer
 Les grandes pages de l'histoire.
 Heureux temps que j'ai vu briller,
 Jours de splendeur et jours de gloire,
 Je ne veux pas vous oublier.

Mais, hélas ! il fallait vivre. Je reçois la polka, la frotoska et la cancaniska; mais ça ne m'empêche pas de préférer le menuet.

AIR du Menuet.

Oui, ce pas
 Plein d'appas
 Et de grâce,
 Dans mes salons, autrefois,
 Fut dansé par des rois,
 Des gens de haute race.
 Et pour deux
 Amoureux,
 Cette danse
 Protégeait un tendre élan,
 On parlait d'amour en
 Cadence.

(Il fait avec Turlurette cinq ou six pas de menuet.)

TURLURETTE.

AIR : Royale Polka.

Mais maintenant, c'est la polka,
 La mazourka,
 C'est la scotish qu'il faut admettre,
 Et la police intervient quand
 Ce pas piquant
 Dégèner' par trop en cancan.
 De sa danseuse on doit soudain
 Prendre la main,
 Et dans sa poche on peut la mettre,
 Puis avec des airs passionnés,
 Nez contre nez,
 On tourne comme des damnés.

(Ils dansent une polka ou une scotish.)

RAMBOUILLET.

AIR : *Valse des Paysans.* (Prophète.)

Puis de la valse mécontents,
 Ils la galopent en deux temps,
 Ils sont toujours à contre-temps.
 J'aimais mieux celle de mon temps.

(*Parlé.*) Vous allez voir... on a absolument l'air de frotter son appartement... (*Valse générale à deux temps ; tous les personnages sortent en valsant.*)

SCÈNE VIII.

GROS-CAILLOU, ALFRED.

(*Gros-Caillou est habillé à neuf. Sa veste, son gilet et son pantalon sont en cotonnade à larges raies. Costume excentrique et très-ample.*)

GROS-CAILLOU, *sortant du magasin, et s'adressant aux derniers valseurs qui s'éloignent.*

Eh bien ! eh bien !... vous ne m'attendez pas, vous autres ?...

ALFRED.

Monsieur, voilà la note acquittée !... Dieu ! que vous êtes bien mis ! comme tout ça est étoffé !

GROS-CAILLOU.

Trop étoffé... et tout décidément, je vais changer ce pantalon... Voyez, je marche dessus.

ALFRED.

C'est fait exprès pour économiser la chaussure.

GROS-CAILLOU.

N'importe !

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Rentrons chez vous, monsieur, je vais vous rendre
 Ce vêtement qui n' peut me convenir.

ALFRED.

A vos désirs, je voudrais condescendre,
 Mais j' n'en ai pas d' plus court à vous offrir.
 On nous a dit : Pour les temps où nous sommes,
 Il faut tailler sur de vastes patrons...
 Nous avons tous fait de grands pantalons,
 Et nous attendons les grands hommes.

ALFRED.

Du reste, soyez tranquille... quand ça aura été mouillé une fois...

GROS-CAILLOU.

Justement, il va pleuvoir... Diable! je n'ai pas de parapluie!... vous me garantissez que c'est bon teint?

ALFRED.

Monsieur, vous pouvez sans crainte rester une heure trois quarts dans un puits artésien.

AIR : *Marche du Châlet.*

Notre maison, je vous jure,
Monsieur, ne trompe jamais ;
Nous avons pour la teinture
Des médail's et des brevets.
Nos étoffes sont uniques,
Ell's ne r'ssemblent pas d'honneur
A certains hommes politiques...

GROS-CAILLOU.

Alors, ell's n' chang'nt pas d' couleur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALFRED.

Notre maison, je vous jure, etc.

GROS-CAILLOU.

Cette raison me rassure,
J' suis le client désormais
De votre manufacture
D'habits, vestes et gilets.

(*Gros-Cailloou sort.*)

SCÈNE IX.

ALFRED, seul, puis ROBERT.

ALFRED.

Si avant de rentrer au magasin j'allais débiter plusieurs centimètres de mots tendres à mon Amanda!... Justement, sa persienne est fermée... c'est le signal qu'il fait jour chez elle... et que son mari, l'inspecteur de la voie publique, est absent. (*Frap-pant à la persienne de la maison de gauche.*) Amanda! Amanda! (*En écoutant à la persienne, il aperçoit Robert qui entre tranquillement en écrivant sur un agenda.*) Ciel! son mari... le mari d'A-manda!... (*Il remonte un peu, et fait semblant de lire une affiche qui est collée sur la maison.*)

ROBERT, *l'apercevant dans cette position.*

Bien!... encore une contravention; la journée est bonne! (*Il s'élance sur Alfred, et le prend au collet.*)

ALFRED, *à part.*

Je suis pincé. (*Haut.*) Monsieur, ne croyez pas les apparences... Je vais vous dire...

ROBERT.

Que faisiez-vous là?

ALFRED, *cherchant.*

Je lisais les affiches.

ROBERT.

Ils ont tous la même réponse... Monsieur, je vous ai vu... Il y a flagrant délit...

ALFRED.

Citoyen, je vous assure...

ROBERT.

Attenter à la morale publique! déshonorer la maison d'un honnête homme! Votre carte, monsieur...

ALFRED, *à part, tremblant.*

Grand Dieu!... un duel!...

ROBERT, *avec impatience.*

Voyons, cette carte!... Dépêchons!...

ALFRED, *d'une voix éteinte.*

La voici.

ROBERT.

C'est bien, mon brave!... Votre affaire est dans le sac... La chose est claire... Un franc d'amende; avec les frais, seize francs.

ALFRED, *à part, avec joie.*

Seize francs!... Ah! mais! ah! mais!... je comprends... je ressuscite! Oh! bienfaisante ordonnance, tu me sauves la vie! Moi qui me voyais déjà sur le terrain. (*Il se met à danser tout en chantant.*)

ROBERT, *riant.*

Voilà un singulier délinquant!

ALFRED, *pressant l'inspecteur dans ses bras.*

Oui, je la paierai cette amende, et avec ivresse encore! Vivent la propriété! et la propriété publiques!...

AIR de la Colonne.

Grâce à la nouvelle ordonnance,
Et grâce aux p'tits monuments ronds
Qui vont s'él'ver dans tout Paris, je pense
Que d'habitud's enfin nous changerons,
Et qu'en morale, enfin, nous gagerons.

Alors, et sans choquer personne,
Rendant justice à ce nouveau progrès,
On sera fier d'être Français
En regardant chaque colonne!

(Robert sort en grommelant et en haussant les épaules. — Bruit de dispute dans la coulisse.)

Mais, qu'est-ce que j'entends là?... une dispute!... (Il remonte.) Deux feuilles d'un grand journal qui se déchirent!... je ne m'en mêle pas... je rentre au magasin. (Il rentre dans le magasin.)

SCÈNE X.

ROMAN-FEUILLETON, LA PAGE D'ANNONCES, TURLURETTE,
et les autres DEMOISELLES.

ENSEMBLE.

AIR des Coups d' poings.

ROMAN-FEUILLETON et PAGE-D'ANNONCES.

Taisez-vous. (bis.)
Vous n'ét's, et je vous signale,
n'êtes qu'une immorale,
Qu'un objet de scandale,
N'excitez pas mon courroux.

LES DEMOISELLES.

Taisez-vous. (bis.)
Vous offensez la morale.
Faites moins de scandale,
Et calmez votre courroux.

ROMAN-FEUILLETON.

On ferait mieux
D' vous supprimer, vilain' page.

LA PAGE.

Votre langage
Est celui d'un envieux.

ENSEMBLE.

Ah! bientôt, bon gré, mal gré,
De vous je triompherai.
Au lecteur éclairé,
J'en appellerai!

ROMAN-FEUILLETON.

Taisez-vous, Page-d'Annonces, vous n'êtes qu'une vieille sempiternelle... une intrigante!

PAGE-D'ANNONCES.

Et vous, mon petit monsieur Feuilleton, vous n'êtes qu'un écervelé, un fou.

ROMAN-FEUILLETON.

Méchante!... vous dites ça parce que je suis timbré...

PAGE-D'ANNONCES.

Oui... timbré... et c'est bien fait... Du reste, Monsieur l'était déjà pas mal, avant la loi.

ROMAN-FEUILLETON.

Allons donc!... moi qui étais le bijou des familles!... J'étais dorloté par les jeunes filles... toujours sur leurs genoux... quelquefois même dans leur alcôve...

PAGE-D'ANNONCES.

Oui... au risque de mettre le feu...

ROMAN-FEUILLETON.

A leurs rideaux!... le beau mal!... Leurs blanches mains me découpaient, me reliaient, me cousaient.

PAGE-D'ANNONCES.

Ce qui ne vous empêchait pas d'être fort décousu dans vos chapitres romantico-socialigo.

TURLURETTE.

Et tant soit peu immoral, mon bon.

ROMAN-FEUILLETON.

Immoral!... voilà leur dada... moi qui ne cherchais qu'à éclairer les masses!...

AIR : *Adieu, je vous fais.*

Je voulais, grâce à mes écrits,
Parlant à la classe ouvrière,
Illuminer tous les esprits
Et les inonder de lumière.

PAGE-D'ANNONCES.

C'était votre but, je l'admets,
Vous y mettiez beaucoup de zèle,
Vous éclairiez mon cher, oui, mais (Bis.)
Le diable tenait la chandelle.

ROMAN-FEUILLETON.

Allons, allons... quelquefois, j'ai produit de belles et bonnes choses, je vous le dis sans mystère.

PAGE-D'ANNONCES.

Sans mystères... j'aime mieux ça.

ROMAN-FEUILLETON.

AIR de la valse de *Jacquemin*.

Oui, bien souvent, dans mon petit domaine,
 J'ai fait accueil à plus d'un bon roman,
 Je peux citer *la Comédie humaine*
 Qui restera comme un beau monument.
 Douce *Eugénie*, âme si désolée,
 Qui n'a pas plaint tes secrètes douleurs ?
 Sur ce beau *lys éteint dans la vallée*
 Qui, parmi nous, n'a pas versé des pleurs ?
 Lorsque Balzac peignait un caractère,
 Il unissait le drame à la raison,
 Il s'élevait parfois jusqu'à Molière,
Grandet l'avare est digne d'*Harpagon*.
 Après avoir lutté dans cette vie
 Pour obtenir le prix qu'on lui devait,
 Comme toujours, pauvre homme de génie,
 Il est parti quand la gloire arrivait.
 La Renommée est bien souvent rebelle,
 Mais pour Balzac va briller son flambeau,
 Et cette gloire à sa vie infidèle,
 Sera du moins fidèle à son tombeau.

PAGE-D'ANNONCES.

Ah! si vous n'aviez jamais publié que de ces œuvres-là...
 on ne vous aurait pas timbré... petit vilain loup.

ROMAN-FEUILLETON.

Ça lui va bien de faire de la morale... En voilà une gaillarde
 qui a la langue bien pendue!

PAGE-D'ANNONCES.

Certainement, et je m'en flatte... Fumigations, irrigations, as-
 sociations, potions, c'est moi qui fais leur réputation... Parlez,
 mes slyphides, voulez-vous un sort brillant?... je vous fais en-
 trer dans une société quelconque.

ROMAN-FEUILLETON.

Oui... une mauvaise société.

TURLURETTE.

Merci!... Le fait est qu'il y en a de drôles!

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Aujourd'hui, rien n'est respecté,
 Moi qu'on cit' pour ma pureté,
 L'autr' jour, je charge mon notaire
 De m' fair' faire une belle affaire ;

Mais voyez sa perversité,
 Il m' propos', Dieu qu' c'est décoll'té!
 D' devenir un' des actionnaires.
 De la société des nu-propriétaires,
 De m' mettre dans les nu-propriétaires !

PAGE-D'ANNONCES.

Eh bien, ma petite chatte, entrez dans une compagnie californienne... Actions de 75 centimes produisant quinze mille livres de rente au bout d'une heure trois quarts.

TURLURETTE.

Ça rapporte autant que ça?

PAGE-D'ANNONCES.

On le rapporte.

ROMAN-FEUILLETON.

Avez-vous des économies? mettez-vous dedans... il n'y a que l'embarras du choix, regardez... (*Montrant la robe de Page-d'Annonces.*) l'hameçon d'or, le gluaud d'or, l'avalanche d'or, la carotte d'or, les compagnies poussent comme des champignons..... Moi, je trouve qu'on devrait les visiter comme les champignons.

AIR : *Povero Calpigi.*

Maintenant, chaque compagnie
 Publie un' bell' lithographie,
 Où l'on voit maint et maint bateau,
 Qui chaque jour tire à gogo
 Des tas d'or du Sacramento.
 Tout' société californienne
 En fait d' mécanique à la sienne,
 Ils appell'nt ça bateaux dragueurs;
 J' crois qu' ce sont des bateaux blagueurs. (Bis.)

Et voilà ce qu'on accueille... ce qu'on protège... ça devrait être interdit!... Non!... c'est ceux qui s'y fourrent qu'on devrait interdire... et vos somnambules... en voilà encore de drôles de funambules.

PAGE-D'ANNONCES.

Halte-là! respect à mes dormeuses! Mes petites mères, si le cœur vous en dit, ces modernes sybilles devinent le passé, dévoilent le présent...

TURLURETTE.

Merci, non... mais l'avenir?

ROMAN-FEUILLETON.

Ah! ça... c'est du fruit défendu.

PAGE-D'ANNONCES.

Elles sont toutes super fines et extra-lucides.

ROMAN-FEUILLETON.

Oui, fiez-vous-y !

AIR : *Flon ! flon ! flon !*

Leurs paroles sont nettes,
 Ell's lis'nt au l' firmament,
 Ell's ont tout's les lunettes
 De mamzell' Lenormant.

Ell's ont tout's ach'té ses chauff' rettes, (Bis, ensemble.)
 Son chat noir et tout l' tremblement.

PAGE D'ANNONCE.

Tout c' qui se perd, mes belles,
 Ell's le font retrouver,
 Cependant, mes gazelles,
 Tâchez de conserver
 Des bijoux que pas une d'elles
 Ne pourrait vous fair' retrouver.

ROMAN-FEUILLETON.

Et, à côté de ses **sonnambules**, qu'annonce-t-elle aux gens crédules?... des globules, des pilules, un tas de malpropretés en *use*... et illustrées encore... voyez plutôt !

TURLURETTE.

Tiens, voilà une illustration qui a l'air d'un cor de chasse.

PAGE D'ANNONCES.

Cette invention bienfaisante obtient le plus grand succès... on n'en parle qu'avec pompe

ROMAN-FEUILLETON.

Glissons, glissons... dans un journal sérieux... insérer un pareil article !

PAGE-D'ANNONCES.

C'est sa vraie place.

AIR de *Lantara*.

Quand vous lisez la feuell' publique,
 Que vous r'cevez par abonn'ment,
 Les colonn's de la politique,
 Vous brûl'nt et vous échauff'nt le sang,
 La politique' vous met le feu dans l' sang.
 Mais voyez un peu l'avantage,
 Que mes annonc's peuvent offrir,
 En indiquant à la dernière page,
 Les moyens de se rafraichir.

ROMAN-FEUILLETON.

Ah! mon Dieu!... voilà qu'il pleut à verse. (*Des hommes et des femmes passent au fond avec des parapluies.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GROS-CAILLOU, puis ALFRED.

(*Les vêtements de Gros-Caillou sont complètement déteints et rétrécis de moitié. Les manches de sa veste n'arrivent plus qu'aux coudes, son pantalon qui fait culotte courte est retenu par deux immenses sous-pieds.*)

GROS-CAILLOU.

AIR : Ah! grand Dieu, que je l'échappe belle.

Ah! grand Dieu! j' suis à l'état de fleuve,
L'orage a sur moi,
Voulu, je croi,
Faire une épreuve.
Maintenant, j'en ai la triste preuve.
J'en suis bien certain,
Mes habits sont très mauvais teint.

(*Apercevant Alfred qui est sur sa porte.*) Eh! bien, dites donc, monsieur... ils sont gentils vos effets... Vous me vendez le pantalon du géant de Mulhouse, je reçois une ondée, v'lan! je me retrouve avec le caleçon de Colibri!... Monsieur, rendez-moi mon argent.

AIR : Restez, restez, troupe jolie.
Dans cet abominable gaine,
Où vous m'avez emmailloté,
Tout me coup', me tire et me gêne!...
Enfin, vous avez attenté
A ma vie, à ma liberté!
Contre un tel abus je proteste,
Et je veux sortir, c'est urgent,
D'votr' pantalon, et de votr' veste;
Mais j' veux rentrer dans mon argent.
Je veux sortir de votre veste;
Mais j' veux rentrer dans mon argent.

ALFRED.

Monsieur, de quoi vous plaignez-vous? vous n'avez payé que les sous-pieds... Ils n'ont pas bougé... ils vous sont même très-utiles.

GROS-CAILLOU.

Je crois bien!... sans eux, mon pantalon serait devenu un faux-col. (*Bruit.*) Dieu!... que de monde! je vais prendre une tenue plus décente. (*Il rentre chez le tailleur, suivi d'Alfred.*)

SCÈNE XII.

ROMAN-FEUILLETON, PAGE-D'ANNONCES, TURLURETTE,
LES DEMOISELLES, MACADAM, MARCHANDS *et* MARCHANDES.

CHOEUR DES MARCHANDS.

AIR des *Quatre fils Aymon.*

Allons, allons, partons pour l'Angleterre,
Là, nous saurons étonner les regards;
A ses voisins, la France sera fière
D'aller montrer les merveilles des arts.

GROS-CAILLOU, *effrayé, sort de chez le tailleur; il a repris son premier costume.*

Ah! mon Dieu qu'est-ce que c'est que ça? une émeute?
je ne m'en mêle plus.

MACADAM.

Non... c'était l'industrie française que je expédiais à Londres,
pour le grand exposition britannique... O pavé! je t'envoie
ussi, toi.

GROS-CAILLOU.

Ah! oui, je comprends... comme pavé historique, n'est-ce
pas?

MACADAM.

Oui.

AIR du *Charlatanisme.*

Tous les Anglais ont, vous l' savez,
Le goût des choses curieuses,
Et du bon Paris les pavés
Sont pour nous des pierr's précieuses.

GROS-CAILLOU.

Méfiez-vous de nos erreurs;
Vous reçut's, les faits sont notoires,
Tous les plus illustres auteurs,
Ils pourraient bien, chez vous, r'dev'nir acteurs,
En revoyant leurs accessoires,
Les pavés sont leurs accessoires.

RAMBOUILLET.

Dites donc, Macadam, est-ce que vous n'expédiez pas à Londres quelque chose de plus brillant et de plus neuf que ce que je vois là?...

MACADAM.

Oh ! si !... j'avais le grand ballon, avec le animal dessous... c'est la chose à la mode ! Entrez, le ballon.

SCÈNE XIII.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah le bel Oiseau !*

LES MÊMES, un ANE , *au-dessus duquel plane un ballon, puis*
POT-DE-VIN.

Ah ! l' beau ballon,
Voyez donc !
Sa force enlève
Et soulève ;
Puisse-t-il emporter tous
Les ânes qui sont chez nous.

TURLURETTE.

Ballons à Asnières, ballons au Château-Rouge, ballons au Champ-de-Mars ! On les prendra bientôt, dit-on, à l'heure ou à la course !

AIR : *Du verre.*

Partout, on ne voit que ballons !
Omnibus, fiacres, citadines,
Il faut baisser vos pavillons,
Devant ces nouvelles machines.

RAMBOUILLET.

Je m'explique ce grand succès ;
Car, sur terre en butte aux orages,
Maintenant les pauvres Français,
Cherch'nt le bonheur dans les nuages.

POT-DE-VIN, *arrivant vêtu en jockey.*

Place ! place ! place ! ce ballon s'enlève tous les jours, demain, il s'enlèvera encore.

GROS-CAILLOU.

C'est donc tous les jours pour lui le jour de l'Ascension ?

POT-DE-VIN.

J'emporterai avec moi ce petit fauteuil. (*Il montre un petit fauteuil.*)

ASNIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POT-DE-VIN.

Le siège d'un gouvernement... On a parlé dernièrement de le placer prudemment, dans un autre département, mais je crois qu'il sera vraiment, plus à l'abri d'événement, si nous mettons au firmament le siège d'un gouvernement.

RAMBOUILLET.

C'est agir prudemment.

POT-DE-VIN.

Des passagers, des voyageurs ? qui est-ce qui monte dans mon omnibus ? dans mon cab ? Grand terrain de plaisir aérien... aller et retour : un franc cinquante, et l'on est défrayé... non, *effrayé* de tout... Moyennant vingt-cinq centimes de supplément, on passera trois jours dans la lune, à la seule condition de n'y pas faire de trous.

GROS-CAILLOU.

Diable ! diable !... alors n'emenez pas dans la lune messieurs... Trois-Etoiles.

POT-DE-VIN.

Le cœur vous en dit-il, belles dames ?... prrenez vos billets !

TURLURETTE.

Dites donc, mesdemoiselles, c'est tentant.

POT-DE-VIN.

AIR : Que d'établissements nouveaux !

Si vous le voulez, aussitôt,
Je vous prends tout's comm' passagères.

TURLURETTE.

C'est qu' nous craignons d' monter trop haut,
Car nous somm's on n' peut plus légères.

POT-DE-VIN.

Ne vous mettez pas en émoi,
Point de danger, je vous l'atteste ;
Si vous venez tout's avec moi,
J' suis sûr d'avoir beaucoup de lest. (*Bis.*)

GROS-CAILLOU, *bas à Pot-de-Vin.*

Leste !... il y a un *e* de trop.

POT-DE-VIN.

Parce que vous y mettez le vôtre.

RAMBOUILLET.

Mais si ces demoiselles ont peur, mon cher, vous pourriez les enlever en ballons captifs.

ASNIÈRES.

Oui, oui... comme dans mon parc.

LES DEMOISELLES.

C'est vrai... c'est bien plus sûr.

POT-DE-VIN.

Voyagez donc avec un ballon captif, vous êtes pris par la patte comme un simple hanneton... tandis que moi!...

GROS-CAILLOU.

Oh ! vous êtes comme tous les autres... Nous avons des inventeurs de ballons qui nous font bien d'autres promesses !

POT-DE-VIN.

Connu ! connu !... mais c'est qu'il y a ballon et ballon.

AIR du Luth galant.

Certains ballons, chaque jour s'élevant,
 Et qu' les badauds admir'nt en les suivant,
 D'une vaste utopie ont la forme et l'allure :
 Comme elle, ils sont enflés d'orgueil outre mesure,
 Mais qu'une épingle y fasse une seule piqûre,
 Qu'en sort-il bien souvent ?
 Du vent, rien que du vent.

Personne ne s'embarque?... Je pars tout seul.

RAMBOUILLET.

Ah ! dites donc... j'ai une commission à vous donner

AIR d'Yelva.

Dans votre aérien voyage,
 Peut-être rencontrerez-vous
 Un ange au radieux visage :
 Dites-lui de veiller sur nous.
 Que vers Dieu monte sa prière,
 Et pour calmer nos discords désormais,
 Qu'il laisse tomber sur la terre
 Le saint rameau d'union et de paix.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, *sortant du magasin.*

C'est une horreur ! une infamie ! voyez donc quels tourbillons de poussière!... c'est à ne plus tenir dans les magasins.

MACADAM.

Attendez... je vais faire arroser le macadam.

GROS-CAILLOU.

Mais ça fera de la crotte !

MACADAM.

Oh ! le soleil sèchera.

GROS-CAILLOU.

Mais ça fera de la repoussière.

MACADAM.

Je réarroserai !

GROS-CAILLOU.

Alors, ça fera de la recrotte.

RAMBOUILLET.

Ecoutez : nous ne sortirons de là qu'avec des balais.

GROS-CAILLOU.

Oui, c'est ça, qu'on apporte des balais ! (*On apporte des balais élégants ; tous les personnages des chœurs en prennent deux.*)

GROS-CAILLOU.

Il vient de me pousser une idée magique ! mirifique ! chorégraphique ! Je ne suis plus pavé... je donne ma démission en masse... je me nomme premier balayeur de l'Europe et de la banlieue !... En voilà de l'ouvrage !

AIR : *Entends-tu le canon d'alarme ?*

C'en est fait, pour moi plus d'alarmes,

Je viens de trouver un emploi...

Donnez-moi l'une de ces armes,

(*Il prend un balai.*)

Et rangez-vous tous sous ma loi.

Que chacun saisisse un balai... (*Tous les acteurs prennent un balai des mains des figurants qui en tiennent deux.*) Attention !... il s'agit de débarasser le sol d'un tas de choses désobligeantes qui l'incommodent... telles que : pièces immorales ; feuilletons insalubres ; petits livres malsains ; entre-filets incendiaires... Portez balais ! (*Tout le monde dresse son balai et se trouve comme au port d'armes.*)

Suite de l'air :

Balayons la patrie !

Nettoyons la patrie !

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !

Apprêtez... balais ! (*A ce commandement, tous les acteurs, qui sont placés régulièrement sur une ligne, se mettent en position de balayer, en imitant le mouvement de croiser la baïonnette.*)

ENSEMBLE.

Balayons la patrie !...

(Tout le monde fait un pas sur le public en ayant l'air de balayer.)

Nettoyons la patrie !

(Même jeu.)

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! *(Bis.)*

(A la fin du cœur, on agite les balais en l'air, et chaque personnage garde le sien pour chanter le vaudeville final.)

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : Trou la la !

GROS-CAILLOU.

Du balai ; *(Bis.)*

Mettons-nous-y sans délai ;

Du balai ; *(Bis.)*

F'sons un nettoiyag' complet.

REPRISE DU REFRAIN ENSEMBLE.

ALFRED.

Dans les placers qu'on vous sert,
Gardez-vous de rien placer,
En fait d' min's, craignez l' danger
De voir les vôtr's s'allonger.

Du balai, etc.

ASNIÈRES

Certain's gens, sans se laster,
Toujours prêts à nous vexer,
Voulaient nous la fair' danser,
Mais on les a fait... valser.

Du balai, etc.

MACADAM.

Les somnambul's font partout
Des cont's à dormir debout,
Et nous demand'nt de nos ch'veux
Pour nous tondre à qui mieux mieux.

Du balai, etc.

PAGE-D'ANNONCES.

Au lieu d' l'éclatant fanal,
 Qui l' rendait grand et moral,
 L' Théâtre'-Français pour briller
 Ne tient plus qu'un *Chandelier*.
 Du balai, etc.

RAMBOUILLET.

A tous ces gens de partis
 Qui, s' trouvant mal répartis,
 Veul'nt nous fair' d' mauvais partis,
 Jusqu'à c' qu'ils soient tous partis,
 Du balai, etc.

GROS-CAILLOU.

A ceux qui, matin et soir,
 Vont, abaissant le pouvoir,
 Afin d' le fair' tomber, pour
 Le ramasser à leur tour,
 Du balai, etc.

TURLURETTE.

Coiffeurs, tailleurs réunis,
 N... i... ni, sont tous finis ;
 Les rôtisseurs réunis
 Sont tous cuits, frits et refrits,
 Du balai, etc.

POT-DE-VIN.

A ces vivat, à ces cris
 Epouvantant tout Paris,
 A ces chants d' *frères et amis*
 Qui f'saient déchanter l' pays,
 Du balai, etc.

ROMAN-FEUILLETON.

Autrefois les charlatans
 Ne nous arrachaient qu' des dents,
 Aujourd'hui j'en vois marcher
 Qui veul'nt tout nous arracher,
 Du balai, etc.

GROS-CAILLOU, *au public.*

Nous ne voulons, en tous temps,
Attaquer que les méchants.
A tous les mauvais Français,
Enn'mis de l'ordre et d' la paix,
Du balai, etc.

TOUS.

Du balai. (Bis.)

Mettons-nous-y, sans délai,
Du balai ; (Bis.)
F'sons un nettoyg' complet.

FIN.